

Avant-propos

Normand Baillargeon

On entend le plus souvent dans les médias des histoires plutôt tristes, parfois désolantes, voire tragiques, à propos de ce qui se passe dans cet immense univers qu'est celui de l'éducation au Québec.

Pourtant, quand on y pense, c'est au fond inévitable : les médias rapportent des événements peu courants, sortant de l'ordinaire, et ceux-ci sont par définition malheureux, pénibles, déplorables.

Tout cela est donc attendu et prévisible.

Or ces événements, dont je ne veux surtout pas nier la possible importance, ne sont pas nécessairement représentatifs de l'univers dans lequel ils se produisent. Le jour où un journal rapporte que la crise d'un élève en classe a nécessité l'intervention de policiers et d'infirmiers, un nombre gigantesque de journées de classe se sont bien ou à peu près bien déroulées. Mieux : dans certains cas, des moments précieux, inoubliables et magiques ont peut-être eu lieu.

C'est vers ces moments que je souhaite faire porter l'attention dans ce livre.

Ce faisant, je ne veux surtout pas, ce qui serait l'exact inverse de l'erreur commise plus haut et qui consiste à laisser entendre

que tout va mal à partir d'anecdotes, inviter à penser que tout va bien en éducation, chez nous, en ce moment.

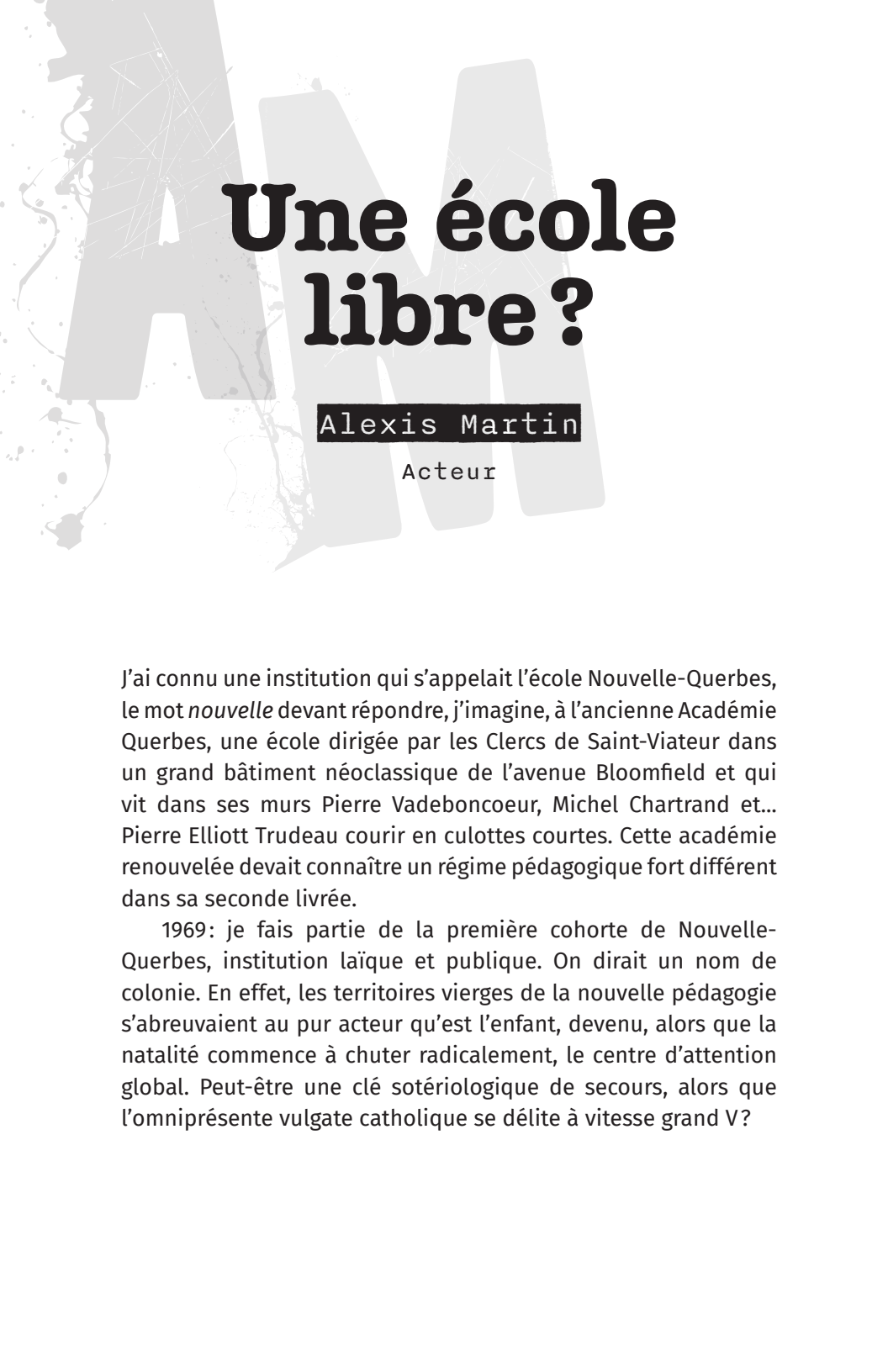
Il est indéniable que notre système d'éducation connaît, depuis de trop nombreuses années, des problèmes réels et graves, parmi lesquels le manque de personnes enseignantes qualifiées et la désertion professionnelle, que les médias rapportent et couvrent avec raison. J'ai souvent moi-même écrit sur ces sujets dans *Le Devoir*, où je tenais une chronique sur l'éducation.

Malgré tout cela, il se passe aussi en éducation des choses magnifiques. Elles sont souvent plus discrètes, moins visibles. Parfois même, on n'en prend toute la mesure que des années plus tard. Mais elles existent, et plus que jamais il faut en parler.

Justement, dans une chronique parue dans *Le Devoir* précisément le 10 février 2024, soit durant la Semaine des enseignantes et des enseignants, j'ai rapporté ce que j'appelle de belles histoires du salon des enseignants. J'avais, quelques semaines auparavant, lancé une invitation à partager de ces belles histoires qu'on vit souvent quand on exerce ce métier. J'ai reçu des enseignantes et enseignants un si grand nombre de réponses que j'ai dû leur consacrer non pas une, mais deux chroniques¹.

Voici une de ces belles histoires, rapportée par un professeur de sciences à la retraite, Michel Laforge.

1 « Les belles histoires du salon des enseignants (1/2) », *Le Devoir*, 10 février 2024. [www.ledevoir.com/opinion/chroniques/806978/chronique-belles-histoires-salon-enseignants-1-2/] et « Les belles histoires du salon des enseignants (2/2) », *Le Devoir*, 17 février 2024. [www.ledevoir.com/opinion/chroniques/807387/belles-histoires-salon-enseignants-2-2/]



Une école libre ?

Alexis Martin

Acteur

J'ai connu une institution qui s'appelait l'école Nouvelle-Querbes, le mot *nouvelle* devant répondre, j'imagine, à l'ancienne Académie Querbes, une école dirigée par les Clercs de Saint-Viateur dans un grand bâtiment néoclassique de l'avenue Bloomfield et qui vit dans ses murs Pierre Vadeboncoeur, Michel Chartrand et... Pierre Elliott Trudeau courir en culottes courtes. Cette académie renouvelée devait connaître un régime pédagogique fort différent dans sa seconde livrée.

1969: je fais partie de la première cohorte de Nouvelle-Querbes, institution laïque et publique. On dirait un nom de colonie. En effet, les territoires vierges de la nouvelle pédagogie s'abreuvaient au pur acteur qu'est l'enfant, devenu, alors que la natalité commence à chuter radicalement, le centre d'attention global. Peut-être une clé sotériologique de secours, alors que l'omniprésente vulgate catholique se délite à vitesse grand V ?

Ce projet scolaire qu'on connaissait sous la dénomination « d'école-pilote » était une aventure pédagogique assez radicale pour l'époque. On le sait, faire éclater les cadres, subvertir la tradition, déconstruire les schèmes, c'était l'air du temps. Normand Baillargeon écrit dans son excellente introduction à l'œuvre de Kilpatrick (un des inspirateurs du renouveau pédagogique en Occident, dont l'aventure de Nouvelle-Querbes était certainement en partie tributaire):

On juge que le savoir tel qu'il est transmis d'ordinaire à l'école est loin des élèves, de leurs intérêts et préoccupations, et entretient leur passivité; de plus, la relation qu'ils entretiennent avec lui reste individuelle. Au total, l'intérêt n'est pas suscité, le savoir reste quelque chose d'éloigné, sans vie ou presque. Kilpatrick écrit par exemple: « Combien d'enfants, alors qu'ils terminent un cours, referment le manuel de façon définitive en disant "Dieu merci, j'en ai fini avec ça!" ? Combien de gens "sont éduqués", et pourtant détestent les livres et détestent réfléchir¹? »

Alors, peut-être que pour nous faire *aimer réfléchir*, on nous projetait au sortir de la maternelle dans des classes multiâges, où trois niveaux se côtoyaient. On pensait que la mixité des

1 William Heard KILPATRICK. *La méthode des projets. L'utilisation de l'acte intentionnel dans le processus éducatif*, présentation de Normand Baillargeon, Québec, Presses de l'Université Laval, 2023, 68 p.

Apprendre... l'histoire d'une vie

Caroline Quach

Médecin

C'est souvent une fois la scolarisation terminée et les responsabilités de la vie professionnelle et familiale bien installées qu'on apprécie les années d'école à leur juste valeur. Ça demande du recul et un peu de vécu. Ma mémoire de poisson rouge ne me permet pas de me souvenir de tous les instants. Plutôt «impressionniste», ma description de moments phares de ma scolarisation sera un ensemble de multiples points de lumière.

Si certains ont eu une révélation avec un seul enseignant, mon parcours a plutôt été jalonné et modulé par un ensemble de personnes et de situations – à commencer par ma mère. Mes parents, vietnamiens, étaient venus terminer leurs études

universitaires à Montréal. Mon père, docteur en génie civil, et ma mère, pharmacienne, ont ainsi pu travailler dans leur domaine, contrairement à certaines de mes tantes, arrivées plus tard dans leur vie et qui ont dû se réinventer. Avec un tel bagage familial, l'éducation a toujours été une priorité pour ma sœur et moi. C'était l'université et rien de moins. C'était normal et attendu. Certaines choses demeurent, mes enfants ont subi le même sort.

Il faut (parfois) croire en son destin... Éduquée par les religieuses françaises de l'Indochine, ma mère parlait français et tenait à ce que je sois scolarisée en français afin de pouvoir me suivre et m'encadrer. Elle m'a raconté que, puisque nous n'étions pas catholiques, on m'avait refusé la fréquentation de l'école publique francophone du quartier qui faisait partie de la Commission des écoles catholiques de Montréal. Mes parents m'ont donc inscrite à l'âge de deux ans et demi à l'école Sainte-Rita, une école privée francophone située au coin de la rue. Cette petite école sera ma première incursion dans le monde de l'éducation et le premier point d'inflexion dans ma trajectoire.

Je suis née avec une vision faible, ce qui fut découvert trop tard pour que j'acquière un sens de l'équilibre suffisant pour aimer bouger. Je m'ennuyais ferme à la maison; j'étais verbomotrice, mais d'une timidité malade. Mes parents m'ont donc inscrite à l'école précocement, à raison de trois demi-journées par semaine. J'ai appris à lire et à écrire avant d'arriver à la maternelle, et la lecture a été l'échappatoire de mon enfance! Je me rappelle les fêtes d'anniversaires et les spectacles de fin d'année où, fière mais la peur au ventre, je réussissais à déclamer avec les amis des textes que j'avais appris par cœur.

Par amour

Vincent Léonard

Humoriste, auteur et metteur en scène

J'étais un enfant qui aimait beaucoup apprendre, avant même d'aller à l'école. Le premier jour de la maternelle, j'ai attendu l'autobus pendant quelque chose comme une heure et demie tellement j'avais hâte. J'étais curieux et, rapidement, j'ai adoré l'école et l'énergie des professeurs. Je n'étais peut-être pas le plus sociable parce que, déjà à cet âge-là, j'étais le plus costaud. J'étais l'enfant aux palettes. Mais rapidement, je me suis attaché aux professeurs et ce fut mon port d'attache. Je voulais leur plaire. J'aimais ces gens qui mettaient tellement de cœur à l'ouvrage. Le plaisir se renouvelait à chacun des cours. J'ai raffolé de l'école tout au long de mon parcours scolaire.

Adolescent, j'étais le même garçon curieux. Le secondaire était encore mieux que le primaire, car tu te retrouvais avec une pléiade de profs. Tu pouvais même choisir les cours qui te plaisaient le plus. En première et en deuxième secondaire, je rêvais déjà de théâtre. Je ne savais pas comment me défendre contre ces palettes-là qui me prenaient toute la face. J'ai rapidement trouvé dans l'humour un système de défense inattaquable qui me rendait heureux et me passionnait.

Je n'étais pas un enfant à problème, mais je me suis joint au groupe d'impro du midi animé par un technicien en éducation spécialisée. C'était du délire. On riait. On inventait des personnages. On créait des liens. Il y avait quelque chose d'important là-dedans. Dans mon école secondaire, il y avait aussi une femme que j'adore et qui a joué un rôle majeur dans ma vie, une prof de français et d'art dramatique : Nicole Labelle-Ruel. Elle s'occupait de l'impro le midi et, en parallèle, elle montait une pièce en parascolaire. Elle écrivait un roman en plus. C'était une femme ultra-énergique et créative. Elle aimait tellement les jeunes ! Elle nous écoutait, elle nous reprenait mais, surtout, elle nous connaissait, elle nous cernait. C'est ce que j'aimais chez cette femme. Et, à travers elle, j'aimais le français, la langue, la culture, l'art dramatique.

Un jour, Nicole nous a pris à part, mon comparse des Denis Drolet, Sébastien Dubé, et moi, et nous a dit qu'elle avait quelque chose à nous montrer, mais que ça se passait à l'école de théâtre à Montréal et que nous aurions besoin de la permission de nos parents pour y aller. Avec deux ou trois autres de nos amis, nous sommes donc allés voir les finissants de l'École nationale de théâtre jouer Marivaux, Feydeau et Ionesco.

Cette soirée a été une révélation, une béquille, une bouée de sauvetage. Sébastien et moi aimions déjà l'absurde, le *clash*. Nous ne cherchions pas à plaire. Marivaux et Feydeau ne nous ont pas jetés en bas de nos chaises, mais avec Ionesco, nous avons compris qu'il y en avait d'autres qui parlaient notre langage. Et ils avaient eu du succès avec ça ! C'était possible de le faire et de rayonner ! Nous admirions Plume, Ding et Dong, John Lennon, et ce théâtre synthétisait toutes nos influences. Il touchait notre

L'école et moi

Salomé Corbo

Actrice, improvisatrice, autrice,
chroniqueuse et co-porte-parole
de la Fondation pour l'alphabétisation

Lorsque Normand Baillargeon est venu me voir, avec ses yeux pétillants derrière ses lunettes, pour me demander de raconter les belles histoires que j'avais vécues à l'école, j'ai tout de suite accepté avec enthousiasme. L'idée de contribuer à un ouvrage qui fait l'éloge de l'éducation et qui met en lumière les moments heureux de la scolarité m'est apparue excellente, surtout à une époque où l'enseignement a perdu de son lustre. On le répète sans cesse: les métiers de l'éducation perdent en reconnaissance sociale, tandis que les conditions de travail se détériorent. Il est bien connu que l'éducation est le fondement d'une société en bonne santé, prospère et équitable. Pourtant, on a tendance à la considérer comme une dépense plutôt que comme un investissement. C'est pourquoi j'ai saisi l'occasion d'évoquer les moments mémorables de mon parcours scolaire, depuis la maternelle jusqu'au cégep. C'est ma façon de remercier la vie d'avoir mis sur mon chemin des enseignants remarquables. C'est aussi l'occasion de réhabiliter l'Éducation avec un grand E.

Tout d'abord, je dois mentionner que ma formation générale s'est principalement faite dans les écoles publiques parisiennes au cours des années 1980. En effet, j'ai suivi ma mère, qui a quitté son Québec natal pour s'installer dans la Ville Lumière en 1981. Ainsi, même si ce récit est celui d'une élève de l'Éducation nationale française, je veux surtout mettre en évidence le rôle important qu'un enseignant ou une enseignante peut jouer dans la vie d'une élève, peu importe l'institution. Je vous invite donc à découvrir les formidables humains qui m'ont enseigné et qui ont forgé ma personnalité, ma fibre artistique et surtout mon immense envie de m'émanciper.

M^{me} Dalison

J'ai fait mes premiers pas dans une classe de maternelle, à l'école François-Coppée dans le 15^e arrondissement de Paris. L'école était juste en face de notre appartement. J'adorais dévaler l'escalier et ouvrir la grande porte de l'immeuble pour rejoindre le flot des élèves qui traversaient la rue. Ensuite, nous formions les rangs dans la cour intérieure et nous montions dans notre classe en silence, mais avec hâte. Nous savions que M^{me} Dalison nous avait préparé une journée pleine de jeux éducatifs amusants. Je me rappelle très bien le regard doux de M^{me} Dalison. Ses cheveux châtons étaient bouclés, et elle portait des lunettes trop grandes qui glissaient constamment sur son nez. Il me semble étrange que je me souvienne aussi bien de son visage alors que j'ai oublié celui de la plupart de mes professeurs du secondaire. Il est incontestable que la maternelle a souvent un impact plus

Transmettre

Joséphine Bacon

Poète

Je suis née en 1947, dans une toute petite communauté innue appelée Pessamit, située au nord du Québec.

En 1952, à l'âge de cinq ans, je suis allée étudier au pensionnat autochtone de Sept-Îles, le pensionnat Maliotenam, qui venait tout juste d'ouvrir ses portes. C'est le gouvernement qui nous y obligeait.

Ce pensionnat est géré par une congrégation appelée les Oblats de Marie-Immaculée. Les pensionnaires y restent toute l'année scolaire, du début septembre jusqu'à la mi-juin.

Partir là-bas signifie donc pour moi que durant tous ces mois je quitte mes parents, je quitte ma communauté... En fait, je quitte tout. Et j'entre dans un tout nouveau monde.

Mes années au pensionnat

Au pensionnat, il y a des Indiens qui viennent d'un peu partout. J'y resterai jusqu'en 1966. J'y fais donc mon primaire et une bonne partie de mon secondaire.

Ce ne sont pas des frères et des prêtres qui enseignent, ce sont des religieuses et aussi, parfois, mais plus rarement, des laïques. Parmi elles, je me souviens de M^{lle} Dessert, de M^{me} Provencher et surtout de M^{lle} Leblanc, dont je vous parlerai plus loin...

Revenir sur tout cela, sur toutes ces années, est délicat: le sujet des pensionnats autochtones est non sans raisons très polémique. Aujourd'hui, quand on en parle, on en a une image négative, parfois même très négative. Malgré tout, quand j'y réfléchis, quand je repense à tout cela, je dois convenir que j'y ai aussi reçu une belle éducation.

Pour mesurer le chemin parcouru, il faut se rappeler que quand on arrivait au pensionnat, on ne parlait pas le français. On ne parlait que notre langue. Il faut aussi savoir que durant ces années-là nous étions encore des nomades. Ce sont les pensionnats qui ont mis un terme à notre nomadisme. Comme les parents attendaient que leurs enfants reviennent, ils ne montaient plus dans le bois, ou alors c'était seulement les hommes qui partaient et qui revenaient en décembre, avant de repartir. Il y avait donc de moins en moins de familles qui devenaient nomades durant neuf mois, comme c'était auparavant l'usage. Cela, on le devine, a changé beaucoup de choses. De plus, le pensionnat était mixte: on y trouvait des garçons et des filles et cela a eu un effet positif.

Concrètement, les cours commençaient à 8 h 45 et se poursuivaient jusqu'à 11 h 30; ils reprenaient à 13 h 15 et se terminaient à 16 h. C'était l'horaire régulier. Mais les premières années, on ne fonctionnait pas comme ça, parce que personne ne parlait français. Il fallait qu'on nous l'apprenne et il fallait aller lentement. C'était un long et difficile apprentissage. Finalement,

Faire face à l'adversité

Rachida Azdouz

Psychologue, autrice et chroniqueuse

Un grand moment de solitude

— Allez, Azdouz, ouste, sortez de cette classe et allez prendre l'air avec vos camarades!

— C'est à mon tour d'effacer le tableau, madame.

— Vous l'avez essuyé mardi dernier!

— Oui, mais j'ai changé de semaine avec Lilli.

— Et pourquoi donc? Lilli n'est ni malade ni absente, à ce que je sache.

— J'aime effacer le tableau, ça me permet de relire et de réviser ce que vous avez écrit.

— Vous aimez aussi cirer les bottes, à ce que je vois.

— Je ne vous cire pas les bottes, madame. Il y a du vent dans la cour et j'ai oublié mon imperméable à la maison.

— En tout cas, vous n'avez oublié ni votre langue ni votre machine à égrainer les prétextes.

— De toute façon, la récréation est bientôt terminée. Je vais me mettre en rang tout de suite sous le préau en attendant que la cloche sonne.

— Je déclare la récréation prolongée de cinq minutes, et si vous ne sortez pas d'ici par la porte vous en sortirez par la fenêtre, avec mon pied imprimé sur vos fesses.

Madame S., notre professeure de français, me pousse vers la sortie. Mon cœur bat la chamade. Je la déteste. Elle m'humilie alors qu'elle sait très bien ce qui se passe depuis quelques jours.

— J'AI PEUR! ELLES VONT ME TUER!

— Ah! tout de suite les grands mots! Elles veulent juste vous donner la frousse et vous mater. Vous êtes capable de vous défendre, allez!

— Mais si elles me frappent?

— C'est bien d'avoir une langue aiguisée et un esprit vif, mais c'est utile aussi parfois d'avoir des bras. Au pire, vous irez à l'infirmerie. Il y a ce qu'il faut pour soigner les petits bobos.

— Mais ce n'est pas juste! Elles sont nombreuses et je suis toute seule.

— Il y en a sûrement une ou deux dans le lot qui vous défendront ou qui les empêcheront d'aller trop loin.

Acculée au mur, je rampe lentement vers la porte en espérant que la foudre mettra fin à mon supplice en s'abattant subitement sur cette cour d'école, pulvérisant d'un coup sec mes tortionnaires et ma misérable personne.

Je suis en classe de sixième (la première année du secondaire dans le système français). Je suis anormalement petite pour mon âge et, comme si cela ne suffisait pas, je suis plus jeune que mes

Ma petite réforme en cinq étapes

David Goudreault

Écrivain et travailleur social

Trêve de tergiversations, de tables de concertation et autres grands bouleversements ministériels, je viens vous proposer quelques étapes simples et efficaces pour révolutionner l'école québécoise. Il était temps, me direz-vous; il se transmet davantage de virus que de connaissances dans nos institutions! Teletetete, gardez vos forces et votre salive pour ce grand coup de barre collectif, nous changeons de cap!

Mon expérience de travailleur social conjuguée à celle d'écrivain visitant des centaines d'écoles depuis une quinzaine d'années et profitant de la chance de rencontrer des dizaines de milliers d'élèves, de la Tunisie jusqu'au Japon en passant par la France, le Nunavik et Saint-Agapit me donnent, j'ose l'espérer, une certaine crédibilité aux yeux de la population. Population

exaspérée de voir l'école québécoise s'effondrer tant au chapitre des taux de réussite¹ que dans sa capacité à offrir un milieu de vie adéquat² et sécuritaire³. Je compte donc sur ladite population pour forcer le gouvernement à appliquer ma réforme. Quant aux experts patentés qui paniqueront à la vue de tels changements structurels, je les laisse à leurs guerres de clocher et à leur onanisme sémantique. Ils cumulent des décennies de gâchis, c'est assez! À notre tour d'essayer.

Profitant de cette tribune, je me propose aussi de glisser quelques hommages aux profs ayant marqué mon parcours, tout en effectuant une synthèse de mes prises de position passées, que je les aie faites dans des chroniques de journaux, à la radio

-
- 1 Marco FORTIER et Anne-Marie PROVOST. «Les taux d'échecs bondissent chez les cégépiens», *Le Devoir*, 10 décembre 2022 [www.ledevoir.com/societe/education/774098/education-les-taux-d-echec-bondissent-chez-les-cegepiens]. TVA Nouvelles, «“C'est inquiétant”: les taux d'échec en hausse au secondaire», 3 juillet 2023 [www.tvanouvelles.ca/2023/07/03/cest-inquietant-le-taux-dechecs-en-hausse-au-secondaire]
 - 2 Julie MARCEAU, Aude GARACHON et Mélanie MELOCHE-HOLUBOWSKI. «Plus de 50 % des écoles sont toujours en mauvais ou très mauvais état au Québec», Radio-Canada, 6 juillet 2022 [ici.radio-canada.ca/nouvelle/1895021/ecoles-vetustes-caq-cible-souris-plafond-montreal]. Dominique SCALI. «Ces écoles sont presque neuves, mais pas climatisées», TVA Nouvelles, 7 septembre 2024 [www.tvanouvelles.ca/2024/09/07/ces-ecoles-sont-presque-neuves-mais-pas-climatisees]
 - 3 Jean-Philippe ROBILLARD. «La violence en hausse dans les écoles du Québec», Radio-Canada, 25 juin 2024 [ici.radio-canada.ca/nouvelle/2083655/violence-ecoles-enseignants-primaire-secondaire-cnesst]. Zachary GOUDREAU, «Les dépenses en services d'extermination explosent dans les écoles de Montréal», *Le Devoir*, 21 juin 2024 [www.ledevoir.com/societe/education/815251/education-depenses-services-extermination-explosent-ecoles-montreal]